

Thierry Hentsch (1944-2005)

Quelque chose apparaît

Les amandiers de Thierry Hentsch. Caplan & Co éditeur, 34 p.

Catherine Mavrikakis

Number 205, November–December 2005

La disparition

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18187ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2005). Thierry Hentsch (1944-2005) : quelque chose apparaît / *Les amandiers* de Thierry Hentsch. Caplan & Co éditeur, 34 p. *Spirale*, (205), 10–11.



crédit photo : Andrew Dobrowolski

THIERRY HENTSCH (1944-2005) QUELQUE CHOSE APPARAÎT

LES AMANDIERS de Thierry Hentsch
Caplan & Co éditeur, 34 p.

JE ME REFUSE à croire que je ne te reverrai plus, que nous ne rirons plus en nous serrant l'un l'autre dans les bras lors d'une de nos rencontres, dans un de ces restaurants entre chez toi et chez moi, que nous ne nous baladerons plus entre partout et nulle part, que nous ne volerons plus des heures à la vie bête. Je parcours ta rue, tes livres, des photos de toi et le Web en quête de signes que tu me feras, un jour. J'en suis sûre. Mais dans tout cela, je t'avoue qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas. Le monde ne me semble pas à sa place. Où l'as-tu mis ?

Je pars à la recherche. Celle du temps qui n'est pas perdu mais qui est devenu perdant.

« Ce n'est pas parce que les autres sont morts que notre affection pour eux s'affaiblit, c'est parce que nous mourons nous-mêmes. »

Nous nous rencontrons, justement avec Proust. C'est un 10 juillet. Son anniversaire. Mais entre nous, il n'y a pas de passé. Nous ne parlons que de temps plus lointains. De temps catapultés. De l'enfance, de l'avenir. « À la semaine prochaine, à la prochaine fois. C'est moi qui t'invite. » « Mais tu rigoles... c'est mon tour. » Et puis nous pouffons de rire. Tu restes hospitalisé même si de tes mains minces, noueuses, tu chasses d'un geste mes soucis, mes ennuis. « Tu t'en moques », me dis-tu en balayant l'air vivement. Tu as tellement raison ! J'envie souvent ta façon si aristocrate d'éconduire l'insignifiant, de remercier simplement le mauvais. Au médiocre, tu montres la porte. Des mesquineries, tu ne gardes aucun souvenir. Ta tête est pleine de rêves et d'émerveillements. De voyages que tu as faits, que tu feras. Pour te taquiner, je te dis que tu es sacrément égoïste, que tu n'es qu'un adolescent. « Un jour, vas-tu vieillir ? » « Non, jamais », tu me réponds.

Je me refuse à parler de toi au passé. Les participes désormais se conjuguent au présent. Tu n'es pas mort, tu n'es pas disparu. Tu es disparaissant... Je me refuse à penser que tu ne souriras plus, que tu ne seras plus avec moi dans ce monde, à me tenir la main, à nous serrer les coudes, à en faire à notre tête. Je rêve toutes les nuits qu'un homme veut t'assassiner. Je fais tout pour te défendre. Je ne peux pas gagner, même si je suis, tu me l'as souvent dit avec tendresse, « redoutable ». Cette fois-ci, c'est l'inhumain, le monstrueux qui s'attaque à toi.

La mort est une saloperie. Ça, nous le savions. Mais la vie, je te dis pas. « Il me faut faire avec. »

Comme le dit Pontalis que nous aimions ensemble, « j'ai envie de porter plainte contre la séparation dont nous sommes victimes ». Je sais bien que ma cause est déjà entendue, que le jugement n'est pas en notre faveur, mais je ne me priverai pas de dire que c'est injuste.

Je fouille tes ouvrages, je tourne et retourne tes phrases en espérant y trouver quelque consolation, comme une petite douceur. Je m'arrête aux *Amandiers*. J'ai tant aimé ton texte. Tu y écris la mort. Celle de ton père. Tu dis des choses terribles. L'effroi m'avale. Crois-tu vraiment que le néant ait toujours le dernier mot ? « Mon père n'est pas simplement mort : ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il a senti n'a plus de réalité. Comme s'il n'avait jamais été autre chose qu'un souvenir dans ce monde tangible qui est encore le mien. »

J'ai cette peur idiote que dans ma tête ta voix un jour ne disparaisse. Alors, je te fais parler et surtout tu me racontes. Les petites choses et les grandes. Tes étudiants, tes amis, tes parents, tes déplacements sont des noms mirifiques, des émotions grandioses que je collectionne. Raconte-moi encore une fois. Juste pour le plaisir de te voir t'animer. Je décolle avec toi. J'ai peur d'oublier le détail, l'apparemment obscur. Je ne connais pas ton monde. Je ne le rencontre pas. Mais cela vit en moi. Je garde tout. Je ne dis rien à personne. De toi, je suis avare. Je construis des cryptes hermétiques dans lesquelles j'erre, je conserve, je préserve. Il me faut surtout ne rien jeter.

Pour toi, je me ferai ventriloque. Tu n'es pas d'accord. Toi, tu acceptes les silences des morts. Dans ton livre, ton père mort demande peu à parler. Par toi, il ne dira rien. Il n'est pas ici de biographie, d'inscription de faits, de gestes, de bonnes paroles, de moments à conserver, à maintenir vivants. Si le fils écrit, c'est sur la disparition, sur l'extinction en lui de son père. Sur l'éclipse du souvenir, sur l'anéantissement, le retour à l'absence. Tu gardes si peu et tu n'as jamais cherché à prolonger ton père. Tu es de ceux qui n'héritent pas, qui ne veulent pas léguer. Pour toi, la lignée, cela n'existe pas. La paternité même est le lieu d'une fratrie. Nous

sommes frères devant la mort, pas parent, pas enfant. Nous mourrons tous. C'est la vérité. Je le sais. Mais tu ne cesses de nous le rappeler. De nous dire notre humanité. Si je dois préserver quelque chose de toi, mon ami, mon frère, c'est en partageant cette impartageable mort. Oui, au moment de ma mort, c'est là que je serai au plus près de toi, comme toi, comme nous tous... Thierry, tu ne trouves pas que tu m'en demandes quand même un peu trop ?

« Aujourd'hui, le fait est là dans sa nudité : ce père qu'il m'arrive de plus en plus rarement de croiser dans mes rêves est effacé de la carte. Aucune route, ni maritime, ni aérienne, terrestre encore moins, ne mène plus à lui, Insituable. Réellement disparu. Disparu au point que la présence du souvenir même s'étirole. [...] »

Tes mots ne me plaisent pas. Tes mots me foutent en rogne. Je me refuse à penser l'effacement. L'aboli, le suranné, l'évanoui, l'évaporé, cela n'est pas pour toi... Je te pique une colère, celle qu'il y a quelques années, j'aurais dû t'offrir. Je sais que tu aurais aimé. Et dire que je t'ai déclaré que ton livre était si beau. Et dire que je croyais y lire quelque vérité... Aujourd'hui, je suis hors de moi. Je vois rouge. Sur la mort, tu n'auras jamais plus mon accord. Tu m'as souvent raconté tes grosses colères d'enfant, celles que tu faisais à ta mère, interdite. Un jour, pour une paire de chaussures que tu n'aimais pas et que l'on venait de t'acheter, tu as éclaté en pleine rue. Un inconnu, un soldat, je crois, est venu à bout de ta fureur, de ton ravage. Souvent, tu me racontes cette scène. Tu te rappelles cela, avec douceur, sans colère. Même quand tu imites le petit Thierry de la fin des années 1940, tu es attendri, comme une mère bienveillante. Qui peut croire qu'en toi bouillonne parfois la rage ? Au moment de l'annonce de la maladie, je te demande si tu es fâché. Oui, c'est peut-être cela qui revient. « La rage », me dis-tu, sans rage, mais avec une impatience gamine... On t'opère pour une hernie inguinale, alors que tu es tout enfant. Le médecin, de connivence avec tes parents, t'annonce que c'est ta faute, tu es trop violent, trop emporté. Tu ne referas plus de colères. En tout cas, moi, je ne t'ai presque jamais vu fâché. Alors, je te la pique cette colère terrible. À toi, je la dédie. Vois comme je

casse tout avec toi. Faisons encore une fois vivre l'enfant tu.

Tu m'as demandé un jour de ne pas désertier notre amitié, « même si je me trahis moi-même, surtout quand je me trahis », m'écrivais-tu. Ta mort est-elle envers toi ta propre trahison? Ou reste-t-elle une de tes loyautés loufoques? Une de tes allégeances baroques? Tout cela a-t-il un sens? Je ne sais pas... Alors je lis *Les Amandiers*, je tente de comprendre. « Pendant des milliards d'années la vie n'a rien signifié pour moi. Le temps de passer la tête par la petite fenêtre du monde, le temps de la sortir, et tout sera comme avant. Avant, je ne vivais pas. À peine ai-je pris conscience de vivre, je me retrouve devant la mort. Hors de cette retrouvaille, il n'y a probable-

fouille dans les signes. Dans tes livres, cela va de soi. « On ne choisit pas le moment de sa chute, dit-on. Je me demande si la mort, bien souvent, n'est pas plutôt décision. Décision de se laisser choir. Sur son lit d'hôpital, mon père s'est dit que ça suffisait comme ça. Il s'est accroché quelques jours, avec l'aide incongrue de tubes transparents et d'appareils chromés, puis la force qui l'entraînait a été plus grande que la force qui le retenait : la volonté avait passé sur l'autre versant. »

Voulais-tu mourir? Est-ce ta décision? À la fin, certainement, car comment faire avec toute cette douleur, cette violence du corps? Tu écris aussi : « La vie ne vit pour nous vivants que par sa fin. Dans cette terminaison surgit toute sa vérité. » J'ai du mal à te suivre jusque-là, jus-

désespoir en ce moment me ferait du bien. » Je te réponds dare-dare et péremptoirement t'interdis pour toujours d'être désespéré. Tu es trop jeune pour cela. Laisse-moi la tristesse. J'ai l'habitude, je te dis. Tu acquiesces joyeux à ma demande bête.

Dans le même message, tu as écrit aussi : « On ne se prépare pas à la mort, pas plus à celle des autres qu'à la sienne. Je n'ai aucune idée de ce qui m'arrivera à la mort de ma mère, que je vais voir dans dix jours à Genève pour fêter ses 92 ans. Je me rappelle aussi ce que tu disais en pensant à ce que serait pour toi la mort de ta mère. » La mort reste une surprise. On est interloqués. Elle se donne comme un accident, un pur malheur qui nous tombe dessus, sans crier gare, quoi qu'il arrive, même si elle nous a bien prévenus, la garce. Tu ne sauras jamais ce que c'est survivre à ta mère. Et moi, je ne sais si je le saurai. Je pensais que tu m'aiderais un jour avec la mort. Avec toi, j'aurais pu apprivoiser l'étonnement, la sidération du trépas. Un jour bien récent, je te supplie de ne pas mourir avant ta mère. Tu ne peux pas te faire ça. Tu ne peux pas lui faire ça. Tu portes cette journée-là un pull vert qu'elle t'a tricoté. C'est ce que tu m'avoues quand je te demande d'où vient ce vêtement que je ne t'avais jamais vu. Il y a comme un silence. Nous retenons nos larmes. Je te demande à brûle-pourpoint, très agressivement, puisque j'ai grand peur de ta réponse : « Crois-tu que des gens comme nous, je veux dire comme toi et moi, puissent un jour en finir avec leur mère? Crois-tu que nous puissions sortir des mailles tricotées par ces mères Pénélope qui n'attendent que notre retour dans leur giron mortifère? » Tu me regardes intensément. Et puis tu louches un peu sur ton pull couleur de l'espoir. Tu me dis : « Non, nous ne pouvons pas. » Tu as un sourire mystérieux, mais ta voix est coupante, assurée. Sur tes lèvres, pour la première fois, se dessine quelque chose de pervers. Qui va parler à travers toi? Personne. Tu te ressaisis vite, ton sourire s'estompe. Tu me dis humblement, simplement, fermement : « Non ».

« La vie est l'éphémère exception de l'univers : une bizarre excroissance végétale, un détour animal dans le règne minéral, une forme aberrante de la chimie du cosmos. La vie est une erreur. Une merveilleuse erreur de parcours qui a produit la musique de Bach, et pas très loin, les camps de concentration. »

Avec toi, j'ai appris à chérir les erreurs, les errances, et les balades de la vie. Par toi, je sais aimer la beauté du flâneur. Alors je me permets de me gourer complètement et contre toi, contre moi, contre la mort, contre le bon sens, contre certaines de tes phrases les plus belles, les plus vraies, dans la colère furieuse, pour nous tous, je t'écris :

T'absentant, tu demeures.

Car « l'oubli, écris-tu, est impardonnable ».

Catherine Mavrikakis



Paris Star, n° 1, Emmanuelle Léonard, épreuve à la gélatine argentique, 20 × 20 cm, 1992.

ment rien à comprendre. Il y a la griserie des questions, l'émoi de l'intelligence, mais rien, strictement rien à comprendre. » Pourtant, pendant la mort, la tourmente médicale, la bourrasque meurtrière, j'ai l'impression qu'entre le sens et le non-sens, tu hésites. Souvent, dans ce café qui devient triste, tu t'interromps, je te vois visionnaire de ta vie, tu saisis l'impossible. J'ai déjà l'impression que tu es aveugle de l'ici-bas. « En tout cela, malgré tout, il y aurait peut-être, sait-on jamais, comme une révélation. » Tu n'en es pas convaincu, mais avec moi, avec d'autres, tu cherches encore à lire dans ce monde les ruines d'une signification, l'aube souriante d'une intelligence. Je suis là à tes côtés, je far-

qu'au bout, jusqu'à cette fin-là. Pour moi, il ne saurait y avoir d'épiphanie... Et toi-même, malgré ce que tu as écrit, tu serais d'accord avec moi... Quoi, il n'y aurait qu'une direction aux choses! Et le dernier instant déciderait de tout? Décidément, sur cela, tu en sais peut-être aussi peu que moi...

N'aie crainte : je ne déserte pas. Je ne te déserte pas. De toi, j'accepte tout, toutes les folies et les contradictions et puis ta mort avec. Sur-tout quand tu te trahis.

En 2004, de ton Paris tant désiré, tant aimé, tu m'envoies ce courriel étrange : « En pensant à toi, je me suis dit que je manquais probablement d'un peu de désespoir, qu'une petite dose de